

L'ENTRETIEN



Au théâtre du Jeu de Paume,
à Aix-en-Provence, le 11 janvier.



FRANÇOIS CLUZET À LA FOLIE

Le comédien remonte sur les planches en incarnant un psy interné en hôpital psychiatrique. Un seul en scène brillant et dérangeant.

Interview Benjamin Locoge / Photos Mathias Benguigui

■ On ne va pas tout de suite comprendre pourquoi Robert est enfermé à l'hôpital Sainte-Marthe. Sur la scène du théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence, François Cluzet incarne ce thérapeute qui sombre dans la folie. Mais qui est responsable de sa descente aux enfers ? Lui-même ou le monde qui l'opprime ? Cette société cynique peut-elle l'aider à s'en sortir ? Durant quatre-vingt-dix minutes, Cluzet – qui avait déserté les planches depuis 1999 – souffle le chaud et le froid sur l'assistance d'« Encore une journée divine », captivée par les errances de cet homme en apparence bien sous tous rapports... Mais peu à peu la glace se brise et l'effroi gagne. Conscient de la difficulté de l'exercice, le comédien a travaillé pendant près d'un an sur ce rôle, pensé pour lui par le metteur en scène Emmanuel Noblet. Quand on le retrouve dans les fauteuils rouges de la salle, Cluzet est tel qu'on l'imagine : concentré et concerné, divaguant tout en retombant toujours sur ses pattes. Inquiet mais pas trop. À bientôt 70 ans, il n'aurait a priori plus rien à prouver. Mais l'acteur a besoin de défis et de preuves d'amour. Quoi de mieux que le théâtre pour cela ?

PROFIL

1955

Naissance le 21 septembre à Paris.

1983

Est révélé dans « L'été meurtrier », de Jean Becker.

1987

Premier rôle dans « Association de malfaiteurs », de Claude Zidi.

2007

César du meilleur acteur pour « Ne le dis à personne », de Guillaume Canet.

2011

« Intouchables » fait 19,44 millions d'entrées en France.

Paris Match. Attendez-vous un projet ambitieux pour pouvoir remonter sur scène ?

François Cluzet. Oui, parce que finalement, comme tous les acteurs de cinéma, on me proposait toujours des pièces comme si je ne savais pas ce qu'était le théâtre. Or j'ai commencé à 18 ans chez Alain Françon ou André Engel. Puis le cinéma m'a proposé de belles choses. Et pendant ce temps-là, ce qu'on m'offrait au théâtre était des textes plus ou moins chiants. Je savais qu'au bout de dix soirs j'en aurais marre. J'avais aussi quelques regrets liés à ma dernière expérience sur les planches. Les acteurs finissaient par s'automatiser, faire des effets, c'était pénible. Je n'étais pas d'accord avec mes partenaires. Moi, je disais : « Il faut être vivant, c'est le rôle de l'interprète. » On me rétorquait que le public du mardi devait avoir le même spectacle que celui du mercredi. Ce qui était complètement con. Je crois à ce qu'a dit Marivaux : « Les acteurs sont ceux qui font semblant de faire semblant. » Donc, j'ai attendu, espéré pendant vingt-cinq ans recevoir un jour un truc un peu costaud.

[SUITE PAGE 12]

DU 30 JANVIER AU 5 FÉVRIER 2025 PARIS MATCH

11

Emmanuel Noblet vous a-t-il immédiatement convaincu avec son adaptation d'«Encore une journée divine», de Denis Michelis ?

Il m'a écrit : "J'ai rêvé que vous attendiez un texte comme celui-là." Alors j'ai lu... et je me suis rendu compte immédiatement que j'allais le faire. Donc j'ai rencontré Emmanuel, et moi qui ne crois pas au génie de la mise en scène, j'ai été convaincu. J'ai perçu chez lui l'intelligence du doute. Ce dont tous les mecs très amoureux d'eux-mêmes sont incapables. Il avait aussi le sens du travail et me l'a prouvé ensuite tous les jours.

Vous-même avez mis un an à préparer ce seul en scène.

Parce qu'il m'a forcé à bosser comme un dingue, en m'envoyant deux pages de notes par soir ! Je n'avais jamais vu ça. Mais je n'ai jamais relevé une seule erreur dans ses remarques, je ne l'ai jamais pris en défaut de la moindre prétention ou du moindre mauvais pas en matière de direction de jeu. À partir de là, moi, je ne pouvais que travailler pour être à la hauteur. D'autant que le texte est énorme, il y a 30 pages à savoir par cœur, tout en y mettant des ruptures, du rythme. Cela m'a pris dix mois...

Est-ce que Robert, votre personnage, se radicalise car il est sombre dans la folie ou parce que le monde est fou ?

L'auteur pense que le monde est fou et qu'il a tendance à se radicaliser. Ce n'est pas nouveau... Dans les années 1990, on a commencé à nous expliquer : "Soit tu es avec moi, soit tu es contre moi." Aujourd'hui, on voit ça avec le populisme, l'extrême droite, le complotisme, ces gens qui disent : "Vous ne voyez pas, mais moi, je vois la menace." On vit dans une société qui passe du feu rouge au feu vert. Et ça, c'est grave, parce que ça signifie que le cerveau ne sert

plus à rien. Il n'a pas le droit d'avoir une nuance, il n'a pas le droit de dire : "Non, ça ne veut rien dire." C'est tout notre esprit d'analyse qui est foutu à la poubelle. Dans la pièce de Denis Michelis, on est face à un thérapeute interné parce qu'il est convaincu que prendre un patient et le suivre pendant huit ans, à raison de trois séances par semaine, c'est uniquement pour le plumer. Je sais, pour avoir fait une analyse moi-même, que ce n'est pas le cas... [Il sourit.]

Est-ce que l'analyse vous a aidé ?

Oui, beaucoup, parce que je vivais avec un traumatisme d'enfance. Je n'arrivais pas à démêler qui avait fait quoi entre mon père et ma mère. Ma mère est partie quand j'avais 8 ans. Mon père est devenu dépressif et on a vécu, mon frère et moi, des trucs très dangereux. Même si, sur le moment, j'ai aimé mon enfance, comme tous les gosses, je me suis marré en classe, je déconnaissais, tout allait bien. Mais lorsque le succès est arrivé, tout ça m'est tombé sur la gueule.

Au moment d'«Intouchables» ?

Non, bien avant, à 19 ans, quand j'ai commencé à travailler. J'ai eu beaucoup de compliments tout de suite, notamment de la part d'une prof au Cours Simon, qui s'est retournée devant les autres élèves en lançant : "Vous voyez, lui, c'est un grand acteur." Je me suis dit qu'elle en rajoutait peut-être un peu, tout en comprenant ce qu'elle voulait dire. Un acteur, c'est un arc entre la violence et la vulnérabilité. Donc j'ai travaillé sur ma sensibilité. Et je me suis hypersensibilisé, en essayant alcool et drogues. Cela a fini par me jouer des tours. Parce que, en recherchant cette émotion, tous les traumas de mon enfance que j'avais enfouis sont revenus. C'est une fille que j'aimais qui m'a dit à cette époque : "Je peux beaucoup pour toi, mais je ne peux pas tout, va voir quelqu'un." Je suis tombé des nues. À la première séance, je balance tout. En trois quarts d'heure, je lui explique que j'ai beaucoup de défauts. "Mais le seul que je n'ai pas, c'est que je ne suis pas égoïste." La thérapeute m'a dit : "Alors on va travailler là-dessus." Ça a duré huit ans.

Vous avez souvent raconté que votre mère, en partant, vous a dit : «Un jour, tu comprendras.» Avez-vous fini par comprendre ?

Oui. Ma mère est tombée amoureuse du représentant de chez Larousse. Sa vie de femme a été éclairée, donc elle est partie. Je ne lui en ai jamais voulu, car j'ai compris que c'était par amour. D'ailleurs, c'est ce que j'ai fait moi aussi presque toute ma vie. J'ai vécu avec trois femmes, j'ai eu quatre enfants, beaucoup d'aventures. Et quand je commençais à sentir que ça tournait mal, d'une manière lâche, je provoquais l'engueulade pour pouvoir partir ensuite.

Où pour vous sauver ?

Me sauver ? [Il rit.] C'est arrivé le jour où j'ai rencontré Narjiss, la femme avec qui je suis marié depuis treize ans, qui n'est pas névrosée, qui n'est pas actrice, qui chante le matin et qui fait ce qu'aucune actrice n'aurait fait pour moi, me dire : "Ne t'inquiète pas, je vais être avec toi, je vais faire ça pour toi."

Vous n'avez jamais eu peur de perdre vos enfants ?

Si. Mais, finalement, ma mère m'avait guidé à sa manière. Je me disais : "Ça sera pire si je reste." Et je n'ai jamais eu envie de me

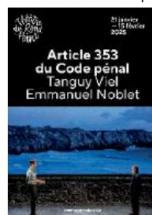


« Je ne suis pas responsable du succès d'«Intouchables». On a réussi avec Omar parce que cette amitié, on ne l'a pas jouée, on l'a vécue »



EMMANUEL NOBLET DEUX ADAPTATIONS MAJEURES

Comédien, Molière du seul en scène en 2017 pour « Réparer les vivants », Emmanuel Noblet s'invite en cette rentrée 2025 comme un metteur en scène qui compte. D'abord avec François Cluzet, qu'il a convaincu de remonter sur les planches, en adaptant le roman de Denis Michelis.



Mais aussi en se penchant sur « Article 353 du Code pénal », le formidable roman de Tanguy Viel, qu'il présente dès cette semaine au théâtre du Rond-Point, en confiant le rôle du criminel Martial Kermeur à Vincent Garanger. Devant l'engouement, une semaine de représentations vient d'être ajoutée. ■

« Article 353 du Code pénal », jusqu'au 15 février au théâtre du Rond-Point.

« C'est le manque d'amour qui m'a mené vers cette vie d'acteur. Je voulais être aimé par le plus grand nombre »

sacrifier... J'ai tout fait pour garder le meilleur des rapports avec mes enfants. Ce qui n'était pas évident, parce que quand vous dites à un enfant "je suis avec toi", il vous répond "non, papa, tu n'es pas là". Maintenant qu'ils sont tous adultes, ils ont compris. Alors parfois je me suis accroché à de petites choses. Avec Paul, par exemple, le fils que j'ai eu avec Marie [Trintignant, NDLR], la psy m'avait dit de l'appeler tous les jours. Donc je me suis attelé pendant des années au coup de fil de 20 heures. Marie décrochait, me le passait, il n'avait rien à dire, il était encore très jeune. "Je voulais juste te faire un gros bisou." Et c'était tout. Quand Marie a été assassinée, cela a fait que nous avions quand même une relation. Il est venu vivre avec moi à l'âge de 10 ans et demi et il savait que j'étais son père, que j'avais été un petit peu présent pour lui. Ça a aidé.

Puisque vous évoquez Marie Trintignant, comprenez-vous que Bertrand Cantat continue de chanter, vienne de sortir un album ?

J'ai promis à Paul que je ne m'entendrais pas plus sur le sujet. Il faut comprendre qu'à chaque fois qu'on parle de celui qui a tué leur mère, c'est à nouveau un coup de poignard pour ses quatre enfants. Je ferais mieux de parler du bonheur d'être qui je suis aujourd'hui. Parce que ça, c'est une chance.

Pourquoi avez-vous eu envie de monter sur les planches ado ?

Parce que j'ai vu Brel ! On avait une tradition familiale qui consistait à aller au théâtre chaque 31 décembre. Et, en 1968, nous sommes allés assister à une représentation de "L'homme de la Mancha" au théâtre des Champs-Élysées où il jouait Don Quichotte. Je le vois

en sueur, en larmes, et je pense : "Il va se faire engueuler par ses parents." Mais à la fin il est applaudi pendant vingt minutes ! C'est là que je me suis dit : "Moi, je vais faire ça." C'est le manque d'amour qui m'a mené vers cette vie. Je voulais être aimé par le plus grand nombre, moi qui pensais que je n'aurais jamais la chance d'avoir une belle femme, parce que je n'étais ni grand ni beau et que j'étais le fils du marchand de journaux. J'ai cru que, si je devenais acteur, je sortirais de mon statut social et que peut-être, ensuite, si je travaillais beaucoup, j'arriverais à être aimé.

Et c'est ce qui s'est passé ?

Et c'est un peu ce qu'il s'est passé. [Il sourit.]

Est-ce que votre métier a parfois abîmé votre vie personnelle ?

Abîmé ma vie, non. Mais celle des miens, oui, certainement. Parce que j'avais une telle soif de réussite... Mais, encore aujourd'hui, quand la salle applaudit, ça me va droit au cœur. Car s'ils applaudissent avec cette force-là, c'est qu'ils m'apprécient, c'est qu'ils m'aiment bien.

Vous ne craignez pas qu'on vienne voir l'acteur d'"Intouchables" ?

Honnêtement non. Mais pourquoi pas ? Je ne suis pas responsable du succès d'"Intouchables".

Au même titre que je ne suis pas responsable des 50 bides que j'ai pu faire. On a réussi avec Omar parce que cette amitié, on ne l'a pas jouée, on l'a vécue. Et cela résume pas mal ma carrière : avoir de l'argent, je m'en fiche. Mais vibrer, rencontrer des gens magnifiques, être dans le bon et le beau, c'est finalement ce qui m'a guidé. Et ça a été ma chance. Vous savez, la première interview que j'ai donnée, je devais avoir 22 ou 23 ans, c'était à "Libération". On m'a demandé : "Qui êtes-vous ?" Et j'ai répondu : "Je suis une grosse femme noire et lesbienne." Au fond, rien n'a changé.

C'est-à-dire ?

Je prendrai toujours la défense des minorités, des homosexuels, des gitans, des juifs ou des handicapés. Alors je le fais à ma manière, par mes choix de films, par mon refus de certains rôles aussi. Ma position privilégiée fait que j'ai ce devoir-là. ■

Interview Benjamin Locoge

« Encore une journée divine », de Denis Michelis, au théâtre des Bouffes parisiens, à Paris, jusqu'au 18 avril.



DU 30 JANVIER AU 5 FÉVRIER 2025 PARIS MATCH

13